

## TWIST AGAIN

Pour vivre à Marseille, Joffrey Ferry sait bien que le chantier est la passion numéro un de la ville.

Non qu'il y ait davantage de chantiers à Marseille qu'ailleurs, simplement ils s'y étalent sur des périodes si longues que l'objectif finit peu à peu par se perdre. Les mois passant, le chaland finit par intégrer le chantier comme faisant durablement partie du paysage. Il en oublie ce qu'on cherchait à bâtir.

Dès lors, croit-on comprendre, la mise en chantier d'un espace ne présente pas une phase transitoire de la ville.

Le chantier ne vise pas un retour à l'ordre; il est précisément l'ordre. On ne construit que pour mieux détruire, que pour mieux reconstruire, que pour mieux marquer l'espace par un nouveau chantier.

Ce n'est pas un hasard si la ville-la-plus-vieille-de-France est aussi la moins dotée en patrimoine. L'inverse d'une ville-musée. Question de culture, en somme.

Le chantier c'est aussi, comme dirait une agence d'intérim', des hommes et des femmes.

Des hommes surtout, des moustachus dont Joffrey Ferry fait le portrait. Depuis ses premiers paysages urbains, il a fait de l'espace public son affaire. Après la fluidité des zones suburbaines (espaces technico-commerciaux, carrefours, échangeurs, stations-service), place à l'arrêt-minute des chantiers des centres-villes. Visions de déterrement, retournement, couches, anfractuosités urbaines, logique du sens dessus-dessous puis remise à niveau.

Des paysages aux portraits, Joffrey Ferry passe des perceptions propres à l'automobile (vitesse, glissement) à un rythme de piéton (impossible de capter des figures humaines à grande vitesse). Le geste pictural vise toujours à une exécution rapide, pariant sur le contraste entre des parties montées en sous-couches directement sur la toile et des blancs qui font respirer l'ensemble. Traits jetés, cadrages photographiques, couleurs vives, économie de moyens, attention portée aux vêtements, aux postures. Isolement et grossissement d'éléments objectifs. Intégration du hors champ : une chanson populaire (venant d'un poste ? de l'autoradio de la bétonneuse ?) relie les différents personnages d'une même scène.

La toile elle-même semble en chantier, des éléments restent manquant, comme si une partie était encore à construire pour que l'image apparaisse dans son intégralité. Tout cela est très pop. Pop et expressionniste. Paradoxe ? Certes, mais ce paradoxe reprend celui des travailleurs peints par Joffrey Ferry.

Ceux (immigrés de premières ou deuxième générations ayant construits nos routes et nos maisons, donc la France) qu'une étude sociologique des années 90 qualifiait d' « invisibles » alors même que leur lieu de travail s'effectue sur la voie publique: voyons la scène du chantier, en open space, comme un des derniers avatars du travail en public, théâtralisé et contraire à l'activité en cercle clos des emplois du tertiaire. Précision utile : les toiles de Joffrey Ferry représentent des hommes pris sur leur lieu de travail, ce qui n'est pas exactement la même chose que des hommes en train de travailler.

Parce qu'ils donnent l'impression de poser (sourires, choix de instruments de travail), les sujets n'apparaissent pas contraints. Ce qu'on voit ce n'est pas un sujet au supplice, mais déjà un « modèle » : quelqu'un en train de transformer son temps de travail en temps disponible.

Let's twist again.

Cyrille Martinez